

appelé à lui ceux qui ont voulu venir ; il les a délivrés de la tyrannie du démiurge et de la loi mosaïque ; il leur a donné, non pas son âme ni sa chair, puisqu'il n'en a pas, mais son esprit ; il a relevé en eux ou plutôt il leur a rendu l'étincelle spirituelle jadis apportée au monde par Sophia, mais étouffée depuis par la tyrannie des puissances inférieures ; il leur a assuré pour l'avenir, non pas la résurrection de leurs corps, puisque toute matière doit être anéantie, non pas même la félicité de leurs âmes, puisque leur âme, elle aussi, est issue d'un principe imparfait, mais l'admission ou plutôt l'absorption dans le Plérôme de leur esprit, de cette étincelle divine qu'ils ont reçue du Sauveur et qui, libre enfin, remontera à son principe.

Telle est la théologie des écoles gnostiques. Quelle pouvait en être la morale ? Ce que nous rencontrons ici, ce ne sont plus seulement les habitudes intellectuelles du paganisme et la haine de tout ce qui est juif ; c'est la haine naturelle de tout ce qui est devoir et les habitudes morales du paganisme. Pourquoi dissimuler la part qui, dans les égarements gnostiques, revient à la dépravation des consciences ? D'ailleurs, le dogme que nous avons exposé s'y prêtait merveilleusement. Si la création n'est qu'une mauvaise pensée d'un *éon* déchu ; si le monde, la matière, la chair sont radicalement mauvaises et irrévocablement condamnées ; il faut condamner aussi tout ce qui en dérive : Tout ce qui est société, lois, magistrats, propriété, famille, est détestable. Le mariage, qui affaiblit l'être spirituel en le divisant, qui, en multipliant les êtres charnels, augmente l'empire de la chair, le mariage doit être réprouvé. Si le gouvernement du monde n'est qu'une usurpation et une tyrannie, non-seulement la loi mosaïque, mais toute loi morale, écrite

ou non écrite, est mauvaise, les notions de vice et de vertu sont mensongères ; la vertu ne peut sauver, le vice ne peut perdre les hommes. Les actions humaines sont indifférentes. Les sectes gnostiques n'allèrent pas toutes, il est vrai, jusqu'au bout de ces blasphèmes, quelques-unes s'arrêtèrent par pudeur, non par logique. D'autres ne craignirent pas de tout admettre.

Est-il besoin d'ajouter que le gnosticisme n'imposait pas le devoir du martyr, pas plus qu'il ne donnait aux âmes le secours de l'Eucharistie ? Qu'eût signifié de se nourrir de cette chair du Christ qui n'avait été elle-même qu'illusion ! Et quelle folie que le sacrifice de sa propre vie, puisque les actions humaines sont indifférentes, que l'homme doit être sauvé par l'esprit qu'il aura reçu, non par les mérites qu'il aura gagnés ! Le gnostique, conduit devant le proconsul, ne faisait donc pas difficulté de sacrifier, de manger la viande immolée, de brûler son encens à tous les Jupiters et à toutes les Dianes possibles ; libre à lui de voir son Bythos dans Jupiter et son Ennoia dans Diane. Aussi le gnosticisme en général vécut-il en paix avec l'autorité établie, recevant tous les ménagements dus à son hypocrisie et tous les honneurs dus à ses vices¹. L'opprobre et les supplices ne furent que pour les vrais chrétiens.

Tels sont les caractères généraux, l'abrégé, le *summu* des doctrines gnostiques. Mais que de folies encore si nous prenons les sectes une à une !

¹ Justin, *Tryphon.*, 35. « A peine un ou deux hérétiques ont-ils été confondus avec les catholiques et livrés avec eux au martyre ; » Irénée, IV, 9. « Les ophites détestent le martyre, nul d'entre eux ne le souffrit. » Orig., *C. Cels.*, VII, 40. — Il y eut cependant quelques martyrs parmi les marcionites, et, plus tard, parmi les montanistes.

Deux aimants divers devaient attirer les disciples de la Gnose. Quand on se refuse à la pensée de la création, on est poussé, ou vers le panthéisme qui confond Dieu et le monde, le bien et le mal ; ou vers le dualisme, qui reconnaît dans le monde, et souvent dans l'auteur du monde un second dieu, un dieu mauvais opposé au Dieu bon.

Dans l'exposé que nous venons de faire, il y a un peu de chacune de ces idées. Le gnosticisme, en effet, se partagea entre deux théogonies et par suite entre deux morales diverses. L'Égypte d'un côté, adoratrice de la nature, la Perse de l'autre, fidèle au culte du double principe, furent les deux pôles de la Gnose. Elle alla de l'un à l'autre, moins par des affinités de raison, que par des affinités d'origine ; mais elle alla surtout, il faut le dire, grâce à la dépravation des cœurs, vers l'Égypte et vers le panthéisme.

Elle naît entre deux, en Palestine. Elle a là pour premier père le Samaritain Simon, dont j'ai déjà parlé. Le premier héritier de Simon, Ménandre, dont j'ai parlé aussi¹, vit dans la même région à Antioche. Mais à la troisième génération gnostique, le courant se divise.

D'un côté, Saturnin à Antioche² (sous Trajan ou Hadrien) penche vers le dualisme de la Perse, admet une sphère du bien, de la lumière, des *Éons* ; une sphère du mal, des ténèbres, de Satan : et, sur les confins de l'une et de l'autre, est le monde que nous habitons, œuvre de bons génies, mais de bons génies égarés, ce monde que se disputent Dieu et Satan, que les saints anges ont peuplé d'une race

¹ V. *Rome et la Judée*, c. i. m. p. 55-62, xviii, p. 469.

² Justin, *Triph.*, 55 ; Irénée, I, 22, 25 ; Philastr., 51 ; Épiphan., XXIII, 4 ; Tert., *de Præscr.*, 46 ; *Philosophoumènes*, VII, 28 ; Théodoret, I, 3 ; Augustin.

pure faite à l'image de Dieu, que Satan a peuplé d'une race impure faite à sa propre image et malheureusement multipliée par le mariage et la génération.

D'un autre côté vers le même temps, Basilide à Alexandrie (sous Hadrien) jette le gnosticisme dans une voie opposée. Selon lui, il y a combat, sans doute, mais combat sur la terre seulement, entre les anges qui l'ont créée, qui la gouvernent et parmi lesquels Jéhova n'est que l'ange de la nation hébraïque. L'homme, dans cette lutte, allait périr, lorsque des sommités de l'infini, la première des émanations divines, *Noûs*, (l'intelligence) ou *Christos* (l'Oint), est descendue et a bien voulu se cacher sous les traits de l'être humain Jésus. A l'heure de la Passion, elle est remontée dans sa sphère et a laissé Jésus souffrir seul ; ou, selon quelques-uns, Jésus lui-même, trompant ses bourreaux, a disparu de leurs mains et a laissé à sa place un être qui, sous la forme extérieure de Jésus, n'était autre que Simon le Cyrénéen. Aussi le Basilidien, mené devant le proconsul, ne fait-il pas difficulté de maudire le Crucifié ; car ce n'est ni le Christ, ni Jésus, c'est seulement Simon qu'il maudit.

Mais ce qui caractérise surtout le système basilidien, c'est l'abondance et la richesse de la conception éonique. Non par couples engendrés, mais par émanations successives, trois cent soixante cinq ordres d'Éons, répondant à trois cent soixante cinq mondes, sont sortis les uns par les autres du Père suprême ; et le corps de l'homme, qui se divise en trois cent soixante cinq parties, est à son tour un petit monde où chacun de ces mondes et chacune de ces tribus angéliques se réfléchit. Le nombre de trois cent soixante-cinq, traduit par le mot mystique *abraxas* (ou *abra-*

sax¹) est le symbole, le signe sacré, le talisman de la secte basilidienne. Avec des talismans, de la philosophie numérale, de l'astronomie, de l'astrologie, du fatalisme, et la morale facile qui découle de tout cela, on attirait à soi tout le monde. Le principal courant gnostique se détourna donc de Saturnin, d'Antioche et du dualisme; il se précipita tout entier vers Basilide, vers Alexandrie, vers le panthéisme².

Aussi, à la génération suivante, Isidore et Carpocrate, l'un fils, l'autre disciple de Basilide, et avec eux Épiphane fils de Carpocrate (vers la fin d'Hadrien) ouvrent-ils une porte plus large encore à l'immoralité et au paganisme. L'Alexandrin Carpocrate semble avoir été un Grec, platonicien, plein des idées de la métempsychose et de la pré-

A	B	P	A	Ξ	A	Σ
1	2	100	1	60	1	200

Total, 565

Sur les abraxas et les pierres abraxiennes ou basilidiennes qui se retrouvent encore, voy., outre les auteurs cités plus bas. Tertull., *de Præscr.*, 46; Hieronym., *adv. Luciferum (prope finem)*, in *Amos*, 1, in *Abdiam*, in *Nahum*, 1; Baronius... Bellerman, *Die Abraxas Gemmen* (1817-1821); Matter, *Monuments du gnosticisme*, et les différents traités sur les pierres gravées antiques.

D'abraxas dérive le célèbre talisman *abracadabra*, recommandé comme moyen de guérison par Quintus Serenus Samonicus, médecin et auteur d'un poème sur la médecine au troisième siècle.

² V. sur Basilide, voy. Justin, *Tryphon.*, 55; Aug., *de Hæres.*, 4; Clem. Al., *Strom.*, II, 8, 20; III, 1; VII, 17; Irénée, I, 25, 24; Eusèbe, *Hist. eccl.*; Epiphane, *Hæc.*, 24; Théod., III; *Philos.*, VII, 1, 27, Clément d'Alexandrie cite plusieurs fragments de Basilide, *Strom.*, II, 8, 20; IV, 12, 15; VII, 17. Il avait écrit vingt-quatre livres d'*Exégétiques*, appelés aussi son Évangile. Autres fragments de Basilide dans les *Acta disputationum Archelai*, dans l'édition de saint Hippolyte, par Fabricius. — Sur Isidore, fils de Basilide, v. Clem. Alex., *Strom.*, II, 20. Il avait composé un livre *Περὶ προσφύου ψυχῆς*. (*De adnata anima*), et un traité de morale (*Strom.*, III, 1).

existence des âmes. Il faut (c'est la donnée fondamentale et commode de son école), il faut que l'homme, en ce monde ou en l'autre, épuise le cercle des actions possibles; ce qu'il n'aura pas expérimenté en cette vie, il l'expérimentera dans les sphères infinies de la vie future; cette condition accomplie, le repos lui sera donné. Qu'il se hâte donc et remplisse sa vie de toutes les variétés du bien et du mal, afin d'abrèger les vagabondages obligés de son âme dans l'autre monde. En outre, Carpocrate a reçu et révèle à ses disciples un enseignement secret que le Christ aurait donné à ses Apôtres: « La foi et l'amour suffisent. Le reste est indifférent. » C'était pis que de rentrer dans le paganisme. Et, du reste, Carpocrate y rentrait jusqu'à l'idolâtrie la plus positive. A côté de prétendues images du Christ, faites, disait-on, sur un modèle donné par Pilate, il faisait adorer des images de Pythagore, de Platon, d'Aristote. Son fils Épiphane, maître vénéré, mort à dix-sept ans, devint dieu après sa mort; il eut à Samé (dans l'île de Céphalonie) un temple, des autels, un musée, des fêtes aux nouvelles lunes. Mais surtout, grâce à cette doctrine de l'indifférence des œuvres, l'école carpocratienne se constituait en société secrète et en société de débauches. Elle avait pour se cacher, le nom respectable de Gnose¹, inventé, dit-on, par Carpocrate. Elle avait, pour reconnaître ses adeptes, une marque, une légère brûlure faite à l'extrémité de l'oreille

¹ Γνώσις, connaissance, science. Saint Paul emploie ce mot en bonne part, mais il parle aussi d'une fausse gnose. Τῆς ψευδογνώσεως, *I Tim.*, vi, 20. Voy. aussi, dans Clément d'Alexandrie, les mots de *gnose* et *gnostique*, pris sans cesse en bonne part (*Strom.*, II, 19, VI, 14, et ailleurs. Quelques auteurs attribuent le premier emploi des mots de gnose et gnostique comme désignant une secte, à Basilide; Hieron., *de Script. eccl.*, in *Agrippa*; Eusèbe, in *Chron.*

droite. Il va sans dire que, par mépris pour la chair, on réprouvait le mariage; que, par amour pour Platon, on pratiquait la doctrine platonique de la communauté des femmes; que, par haine du démon, inventeur, disait-on, du jeûne et de l'abstinence, on se gardait de toute espèce de jeûne. Quant à ce qui se passait dans les assemblées carpocratiques, nous le savons; il s'y passait en réalité ce que la calomnie racontait des assemblées chrétiennes. C'était là que les juifs et les païens avaient pris, pour les imputer aux chrétiens, ces abominables histoires d'orgie, d'inceste, d'infanticide, d'anthropophagie. La *pâque parfaite* de Carpocrate était un acte indicible de barbarie cannibale et de profanation de l'être humain. Ces chrétiens-là étaient parvenus à inventer des infamies que les païens eux-mêmes ne connaissaient pas¹.

Il n'en était pas ainsi du chaste Prodicus et de la secte des adamites. Ces autres contempteurs de la chair détestaient aussi le mariage et professaient la continence parfaite. Ils étaient même si innocents et si purs que leurs assemblées étaient un paradis terrestre, et qu'ils en portaient le costume. Quiconque eût offensé la chasteté, eût été expulsé, comme Adam, de ce paradis. Il est vrai que ce paradis avait besoin de ténèbres et qu'on se hâtait d'y éteindre les lumières².

¹ Irénée, I, 41, 24, 25; Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 5, 7; Origène, *C. Cels.*, VI; saint Epiphane, *Hær.*, 26, 27, 52; Clem. Alex., *Strom.*, III, 2, 4; Tertull., *de Præscr.*, 48; *Philosophum.*, VII, 52; Théod., 1, 5. Epiphane avait écrit un livre de la Justice où il établissait la doctrine de la communauté des femmes et des biens. Clem. Alex., *loc. cit.*

² Clem. Alex., *Strom.*, I, 15, III, 4, VII, 7; Tertull.; Epiphane, Théod., Justin, *Tryph.*, 55. Cette secte se rattachait à la tradition persique et prétendait posséder les livres sacrés de Zoroastre.

Laissons là ces actes d'immorale démente, et arrivons au grand Valentin. Celui-ci va nous montrer le gnosticisme égyptien parvenu à son apogée. Valentin n'est ni un Grec, ni un Syrien, ni même un Alexandrin; c'est un Égyptien pur, du nom de Ptenethis. Il a été longtemps philosophe illustre; il a été prédicateur de la foi, il a voulu être évêque. Déçu dans cette espérance, il n'a pas manqué de se rappeler une doctrine secrète que lui avait jadis enseignée un disciple immédiat de saint Paul. Il l'a prêchée dans son pays d'abord, puis à Rome. Signalé à Rome et condamné jusqu'à trois fois par l'Église, il est allé en Chypre, où il a fini par rompre ouvertement avec l'Église et où il a donné au roman du gnosticisme son type le plus complet et le plus étrange¹.

Avant tous les siècles était l'Abîme, la première Puissance, le premier Père (Βυθός, Προαρχή, Προπάτωρ), et avec lui son éternelle Pensée, qu'on appelle aussi du nom de Grâce, de Silence, d'Auguste, d'Ineffable (Ἔννοια, Χάρις, Σιγή, Σεπτή, Ἀρρήτων). Après de longs âges de contemplation et de silence, ils ont enfanté. Un premier couple, l'Entendement et la Vérité (Νοῦς ou Μονογενής et Ἀλήθεια), en a bientôt produit un second, le Verbe et la Vie, puis ce second un troisième, l'Homme et l'Église. Ces huit alors existants ont composé la divine ogdoade, le premier ordre des intelligences sacrées.

¹ Valentin, né à Alexandrie vers 110, mort à Chypre en 160. — Eusèbe, dans sa *Chronique*, nomme Valentin sur l'an 145. Dans son *Histoire*, il le place sous le pape Hygin (139-142), Théodoret, sous Antonin le Pieux (138-160). « Valentin vint à Rome sous Hygin, grandit sous Pie (142-157), vécut jusque sous Anicet (157-168). » Tertullien ajoute : « et sous Éleuthère (177-195). » Voy. du reste, sur Valentin, Tertull., *Præscr.*, 27, 29, 50, 55, 57, 58, 49; de *Carne Christi. Scorpiace*, 1. *Contra Valentin.*; Irénée, I, 47, 48; II, 15, 14, 31; III, 4, 11; *Philosophum.*, VI, 20-27. Epiphane, *Hær.*, 31.